

Les ambiguïtés d'un club de service

SERGE DUPUIS, *Le Canada français devant la Francophonie mondiale. L'expérience du mouvement Richelieu pendant la deuxième moitié du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2017, 290 pages

Yves Frenette

Volume 12, Number 3, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Frenette, Y. (2018). Review of [Les ambiguïtés d'un club de service / SERGE DUPUIS, *Le Canada français devant la Francophonie mondiale. L'expérience du mouvement Richelieu pendant la deuxième moitié du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2017, 290 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(3), 17–18.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES AMBIGUITÉS D'UN CLUB DE SERVICE

Yves Frenette

Titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les migrations, les transferts et les communautés francophones, Université de Saint-Boniface

SERGE DUPUIS

**LE CANADA FRANÇAIS
DEVANT LA FRANCOPHONIE
MONDIALE. L'EXPÉRIENCE
DU MOUVEMENT RICHELIEU
PENDANT LA DEUXIÈME
MOITIÉ DU XX^E SIÈCLE**

Québec, Septentrion, 2017, 290 pages

Dans le Portneuf de ma jeunesse, il y avait des conseils locaux des Chevaliers de Colomb qui étaient tellement enracinés que bien des membres auraient fait une crise d'apoplexie s'ils avaient su que l'organisation était d'origine irlandaise-américaine. Il existait aussi dans la région des *clubs de service*, le Kiwanis et le Richelieu, qui étaient plus jeunes et plus fragiles, notamment en raison de la concurrence qu'ils se livraient, tous deux recrutant leurs membres au sein de la classe moyenne alors en pleine ascension.

Grâce au labeur doctoral de Serge Dupuis, un Franco-Ontarien résidant à Québec, le Richelieu a désormais un livre qui lui est consacré. Pour ce faire, le jeune chercheur a méthodiquement exploité le fonds d'archives du Richelieu International au Centre de recherche en civilisation canadienne-française, à Ottawa, les documents pertinents dans les archives nationales du Canada et du Québec, ainsi que les archives de certains clubs ontariens, québécois, acadiens, franco-américains et belges. Il a aussi fait bon usage de 36 entrevues réalisées avec des acteurs du mouvement.

Fondée à Ottawa en 1944 comme «nouveau maillon dans le réseau institutionnel du Canada français» en réaction à la popularité des *service clubs* d'inspiration américaine (Kiwanis, Lions, Rotary), la Société Richelieu fit boules de neige et comptait quelques milliers de membres à l'aube de la Révolution tranquille. Ceux-ci étaient répartis de la Nouvelle-Écosse au Manitoba et du Lac-Saint-Jean au Massachusetts, le nouvel organisme profitant de l'activisme et du réseautage de l'Ordre de Jacques-Cartier (OJC), duquel il émanait et qui était solidement implanté presque partout en Amérique française. Les grands bouleversements sociétaux de la période 1960-1980 ne laissèrent le Richelieu ni indifférent ni intact. Surgirent alors des débats sur la gouvernance, la professionnalisation et la mixité, tant sexuelle qu'ethnique, ainsi que des tensions entre les clubs québécois et ceux situés ailleurs au Canada et aux États-Unis. Il n'y avait pas non plus de consensus sur

l'expansion du mouvement au sein de la Francophonie internationale. Quant à elle, l'action philanthropique «des Richelieu» dut s'adapter successivement à la croissance de l'État-providence, pendant les Trente Glorieuses, et à son recul, lorsque le néolibéralisme montra sa tête hideuse au tournant des années quatre-vingts.

Comme en fait foi le titre de sa monographie, Dupuis veut aborder, en étudiant l'évolution du Richelieu, des questions plus larges quant à la nature du Canada français, notamment sa disparition progressive après 1960 et l'avènement de la Francophonie internationale, ainsi que la montée de l'individualisme et des doctrines égalitaristes. C'est l'aspect le plus réussi de son livre. Par ailleurs, il n'arrive pas toujours à démêler l'écheveau des enjeux et des intérêts propres à l'évolution du mouvement.

À sa décharge, l'histoire du Richelieu

En fait, dès ses débuts à Ottawa, le [mouvement Richelieu] n'était pas aussi près du clergé que l'OJC et d'autres associations canadiennes-françaises. Cela s'explique, comme l'écrit Dupuis, par une certaine méfiance envers une institution ecclésiastique qui, en milieu minoritaire, était de plus en plus sous le contrôle des coreligionnaires et ennemis «irlandais».

est faite d'ambiguïtés et d'oppositions: dès sa naissance, l'organisme fut à la fois traditionnel et moderne. De surcroît, pour ses fondateurs, à l'image de son grand frère l'OJC, il devait favoriser la solidarité des Canadiens français partout où ils se trouvaient sur le continent; c'était compter sans la mutation de l'identité québécoise, qui s'exprimait de plus en plus fortement. Dans ce contexte de tension, voire de conflit, l'internationalisation du Richelieu suscita des divisions qui dépassaient les relations Canada français/Québec, mais qui les englobaient, par exemple sur la place de la religion au sein de l'organisation. Pour certains clubs, particulièrement ceux situés en milieu minoritaire, le lien avec l'Église devait demeurer, et ils résistaient à la décon-fessionnalisation; par contre, au Québec et en France, on était impatient de s'éloigner de l'institution ecclésiastique. Toutefois, la question qui semble avoir suscité le plus de controverse, c'était la mixité. Beaucoup de



membres tenaient au caractère exclusivement masculin du Richelieu et combattaient l'admission des femmes, préférant plutôt la fondation de clubs féminins. Ce n'est que lentement et par soubresauts que l'égalité des sexes devint une réalité au sein de l'organisme.

Il est difficile de tirer des conclusions sur un mouvement qui, en définitive, était décentralisé et dont les clubs reflétaient souvent des contextes locaux, régionaux et nationaux fort dissemblables. Ainsi, «les Richelieu» québécois, particulièrement ceux des villes de Montréal et de Québec, délaissèrent plus rapidement les postures traditionnelles envers la religion, la charité et l'égalité des sexes. Les recherches de Dupuis confortent les analyses d'autres spécialistes, notamment le sociologue Martin Meunier, à l'effet que les mentalités changèrent plus lentement au sein des minorités de langue française.

Sortie pendant la Deuxième Guerre mondiale de la cuisse de l'OJC, la Société Richelieu lui survécut et existe toujours, montrant une capacité d'adaptation que n'a pas eu la «Patente», qui fut dissoute en 1965. En fait, dès ses débuts à Ottawa, le club de service n'était pas aussi près du clergé que l'OJC et d'autres associations canadiennes-françaises. Cela s'explique, comme l'écrit Dupuis, par une certaine méfiance envers une institution ecclésiastique qui, en milieu minoritaire, était de plus en plus sous le contrôle des coreligionnaires et ennemis «irlandais». Paradoxalement, cette relative autonomie était peut-être due au fait que le Richelieu était né au milieu du XX^e siècle, à un moment où d'importantes transformations se faisaient jour, y compris dans l'Église. Le seul fait que l'élite militante ait senti le besoin de mettre sur pied un organisme pour le bénéfice d'une classe moyenne masculine, nullement limitée aux membres des professions libérales, en dit long à ce sujet. D'ailleurs, c'est sans doute la composition sociale du membership qui explique la longévité des «Richelieu», des

voir Le Canada français...

à la page 18

Le Canada français...
suite de la page 17



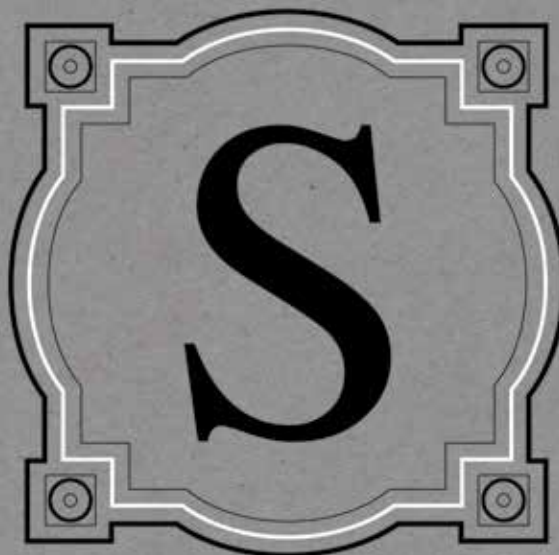
hommes (et avec le temps des femmes) généralement imbus de pragmatisme sur le plan matériel, et souvent aussi sur le plan idéologique. Il y aurait là un aspect de l'histoire du mouvement à creuser. Il faudrait aussi mieux connaître les stratégies de recrutement et le réseautage des différents clubs de service dans les régions où ils étaient en concurrence, ce qui permettrait de jeter de la lumière sur les facteurs qui incitaient un individu à devenir membre de tel club plutôt que de tel autre.

On ne reprochera pas à Serge Dupuis de ne pas s'être assez penché sur ces questions. Cependant, on l'encouragera à élargir ses enquêtes sur les clubs de service du Québec, du Canada français et de l'Acadie. ♦

Le mouvement étudiant
suite de la page 16



Le principal reproche que l'on peut formuler à l'égard de l'ouvrage touche toutefois à sa structure. L'auteur souligne en préface que certains chapitres reprennent des articles déjà publiés (un seul est mentionné en bibliographie cependant). Malheureusement, l'intégration de ces articles en monographie n'est pas complétée. Chaque chapitre reprend ainsi une bonne partie des éléments présentés dans les précédents, laissant une forte impression de bégaiement. Une addition de bons articles ne donne pas nécessairement un livre abouti. Cet ouvrage représente ainsi un bon exemple de la course à la publication à laquelle auteurs et éditeurs sont confrontés. Au final, les lecteurs n'en sortent pas nécessairement gagnants. ♦



La librairie du Square

Carré Saint-Louis

3453 rue Saint-Denis

Montréal, Québec

(514) 845-7617

info@librairiedusquare.com

Outremont

1061 avenue Bernard

Montréal, Québec

(514) 303-0612

outremont@librairiedusquare.com

Indépendante d'esprit

Poésie | Théâtre | Littérature | Sciences humaines